

LES PORTS DE CLAMECY

Le Chauffage à Paris

LES ÉTAPES D'UN MARGOTIN

(Photographies de M. Desvignes.)

Du jour où disparaurent ces hautes et profondes cheminées à tout jamais éteintes, dont quelques rares spécimens ornent encore les vieux hôtels du quartier Saint-Germain et du Marais, il y eut une révolution dans l'art de se bien chauffer et de mener à point un gigot. Les marchands de bois d'alors en furent les premières victimes, mais ils étaient gens de ressources et se mirent vite à l'unisson de la réforme. Le public n'allait plus vouloir utiliser leurs grosses branches bien fournies de menus bois pourtant, mais devenues trop longues, et par là trop encombrantes; on ne lui en servirait plus. Et de concessions en concessions, de tailles moindres en tailles moindres, le contenant s'obstinait à diminuer encore et toujours, leurs descendants en arrivèrent à nous créer un fagot bien spécial et mieux approprié à toutes les exigences de notre confort moderne.

Lui seul convient dans sa petite personne à nos fourneaux fin de siècle et à nos cheminées atrophiées; il n'est pas gros, peu gênant, mais rachète sa taille de pygmée par le nombre, car il pullule à Paris, où sous le nom de « margotín » il rend à tous de grands services. Demandez-le plutôt à votre cordon bleu qui l'achète, ou à votre voisin le charbonnier qui le lui vend. La première vous dira qu'elle ne peut s'en passer et le second appuiera qu'il vous est indispensable. Après cela vous n'aurez qu'à vous incliner, car ce sont deux puissances avec lesquelles il vous faudra compter un jour où l'autre.

Mais d'où vient cet objet si précieux? Combien l'ignorent! Les environs boisés de Paris n'en fournissent guère; le massif forestier de Seine-et-Marne quel que peu, et il faut aller beaucoup plus loin, là-bas en Nivernais et jusqu'aux confins de la Bourgogne pour être en plein centre de production. Mieux que toute autre, cette région offre en effet tout ce qui concourt à l'épanouissement de cette industrie. Bois étendus et venant bien, bonnes essences et coupes faciles, voies de débouché tendant toutes, canaux et chemins de fer, vers un marché de consommation unique, Paris.

L'arrondissement de Clamecy en entier et la plus grande partie de ceux de Cosne et de Château-Chinon dans la Nièvre, d'Auxerre et d'Avallon dans l'Yonne assurent la fourniture des bourrées dont on tire le margotín. Celui-

ci ne se fabrique pas indifféremment ici ou là en pleine forêt, comme l'industrie des sabots ou du charbon lui en donne l'exemple. Pour diverses causes, cette fabrication sur place a été reconnue peu pratique; elle est tout à fait abandonnée aujourd'hui. Le transport est trop onéreux, eu égard à la valeur du produit, et le recrutement d'ouvriers isolés peu facile, même pour l'acheteur de tout un lot de forêt.

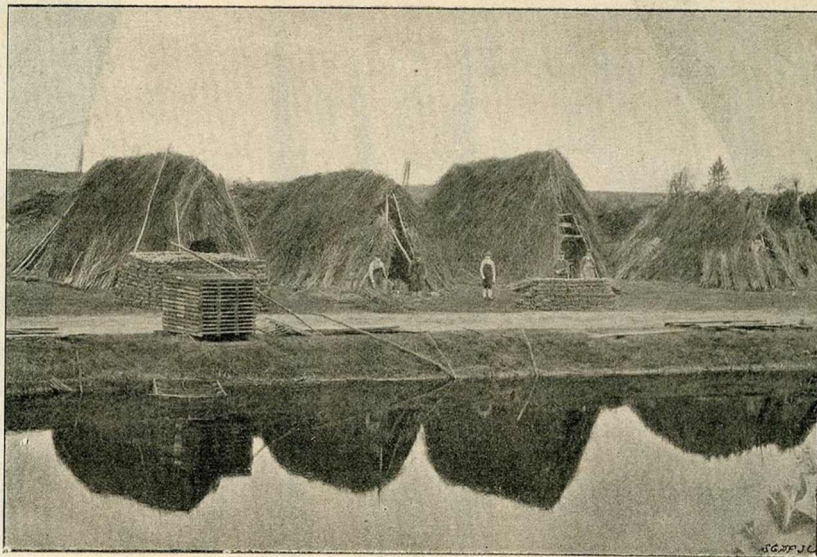
Pendant l'été, et bien souvent plus tôt, celui-ci parcourt la coupe dont il compte se rendre acquéreur aux enchères où à l'amiable. Il scrute les souches, examine les brins, en apprécie la feuille, et se montre satisfait si elle a de 18 à 23 ans; c'est la belle âge, opine en bourrant sa pipe le garde qui le pilote. C'est aussi la meilleure époque pour le margotín; plus âgée, la branche est parfois trop grosse ou desséchée, plus jeune, elle est peut-être plus abondante, mais le bois de chauffage est moins marchand et le fagot ne rachète pas toujours la différence. En cela comme en bien d'autres choses, il faut s'en tenir au juste milieu.

Les essences tendres comme le bouleau, le tremble et l'aune sont beaucoup moins estimées. Dès les premiers jours de mars, la fabrication des ramilles est terminée en forêt; elles sont alors conduites dans les chantiers, où la confection du margotín commence sans retard, pour se poursuivre activement jusqu'en octobre. Les marchés se traitent en avril, à livrer pendant la belle saison, c'est-à-dire jusqu'à la fin de septembre. Si donc, bons Parisiens que vous êtes, votre bonne attendrie par les doux yeux du charbonnier ou par quelque eau de noyau dont il a seul le secret, laisse passer dans le tas un margotín de bois vert, tenez-le pour apocryphe ou complètement étranger aux coteaux de la Bourgogne ou du Nivernais.

Les plus grands chantiers de bois de la région sont à Clamecy, Château-Chinon, Auxerre, Avallon, Cosne, etc.; toutes ces villes en possèdent plusieurs, mais Clamecy revendique pour ses quais la plus grosse part des envois sur Paris.

Petit à petit, le marchand a reçu toutes ses bourrées, les ouvriers aussi sont venus, jeunes et adultes, mais surtout vieillards; de femmes, peu ou point. Chacun suppute rapidement la valeur de la coupe de l'année, on discute, oh! sans bruit, sans éclat, ce qu'elle donnera, la bonne façon de tel lot, les branches par trop couronnées de tel autre. Tout en racontant force histoires qui font écarquiller les oreilles des jeunes, les vieux commencent à monter les abris, vrais gourbis d'Arabes algériens, aux flancs épais et solides, car il fera chaud travailler au soleil de l'été. Puis on s'installe, on approche son atelier, ses fagots et l'on commence son œuvre sans en débattre beaucoup le prix, 1 fr. 50 à 1 fr. 75 le cent, c'est un prix fait, connu et accepté de tous. Il surgit de ce fait fort peu de difficultés, et les greves sont rares. Faut-il attribuer cette rareté à l'absence d'éléments étrangers? Peut-être, mais aussi et surtout parce qu'installée au centre même d'agglomérations ouvrières vivant du commerce du bois, cette industrie procure à quelques-uns de ses membres, aux vieillards surtout, un travail proportionné à leurs forces et dont ils savent apprécier le rendement. Sérieux et régulier dans son travail, l'ouvrier des ateliers de margotíns, le margotínier, commence sa journée d'été à cinq heures du matin pour la terminer vers neuf heures le soir; c'est la journée de travail de l'homme des champs.

Ici la mécanique n'a rien à voir encore; et pourratt-elle jamais? Le margotín est donc fait de mains d'hommes, et le bois employé coupé à l'aide d'une forte serpe.



ENSEMBLE D'UN CHANTIER SUR LES BORDS DE L'YONNE.

Le taillis s'exploite l'hiver, et la ramille est façonnée sur place en fagots d'un mètre de circonférence, sur toute sa longueur naturelle; c'est la bourrée commune du paysan; on en tire de cinq à sept margotíns de 0^m30 de longueur sur 0^m12 de diamètre. Comme on le voit, ce n'est pas un commerce spécial, isolé, indépendant, mais bien une branche du commerce en gros du bois, mieux même, une industrie qui en dépend. Elle lui permet d'écouler la ramille qu'il vendait autrefois aux nombreuses tuileries du pays, établissements ancêtres depuis l'emploi de l'ardoise et des tuiles mécaniques.

Les essences de bois durs sont de beaucoup plus recherchées; ce sont: le chêne, le charme, le hêtre;

L'atelier qui le reçoit se compose d'une petite table reposant sur quatre pieds; elle a 0^m50 de hauteur en général, mais peut varier suivant la taille de l'homme, sa largeur est de 0^m39, sa longueur 0^m85 et son épaisseur de 0^m06 à 0^m07. Dans le milieu de cette table, à 0^m28 l'une de l'autre, sont fixées deux sortes de fourches arrondies à leur base interne, ayant 0^m30 de hauteur et 0^m11 d'écartement intérieur; c'est une sorte de grand moule à bottes d'asperges. Sur les extrémités de cette table sont fixés deux crochets en fer destinés à maintenir pendant le liage des bâtonnets prêts à serrer comme il convient le margotin. Ces bâtonnets de 0^m68 de longueur sur 0^m12 de circonférence, sont percés, à environ 0^m10 de leur extrémité et reliés entre eux par une corde d'environ un centimètre de diamètre et de 0^m75 de longueur.

L'ouvrier s'est donc mis au travail près de ses bourrées déliées, un tas de liens à sa portée; il prend une rame, la plus grosse de 0^m07 à 0^m10 de tour, la coupe en trois ou quatre morceaux, ce sont les parements, et les place au fond des fourches. Puis, du genou, il plie la ramille, la place sur les parements et termine le tout par une rame munie d'un court crochet dans son milieu. Une fois les fourches pleines, il saisit de chaque main l'un des bâtonnets, la corle qui les relie passée sous le futur margotin, il abat vigoureusement de chaque côté et la corde serre les parements autour de la ramille. Tout cela résiste bien un peu pour la forme, crie au besoin, se froisse, se heurte, mais la pression, continue, est sérieuse et tout rentre dans le devoir, c'est-à-dire dans le diamètre voulu. L'homme arrête alors les bâtonnets sous les crochets de fer, il ne reste plus qu'à mettre le lien définitif. Il le prend, le passe près de la corde, le ramène en dessus, en tord les extrémités et les arrête contre le crochet de la rame supérieure. Cela fait, il peut sans crainte retirer les bâtonnets et dégager le margotin, mais il reste encore une petite opération finale, la toilette utile pour donner du chic à la marchandise et aussi, pour augmenter les petits bénéfices, car les déchets appartiennent à l'ouvrier. Quelques coups de serpe suffisent pour cela et donnent ce cachet d'élégance qui fera dire au connaisseur : « C'est ça ». Chaque chantier, pour ne pas dire chaque atelier, a la prétention d'avoir le coup de main propre à donner ce cachet; cela ne fait de mal à personne et entretient l'émulation.

Le lien joue un rôle très important dans la forme, la durée et la valeur du margotin. En osier, malgré ce que l'on en pourrait croire, il n'offre pas les garanties d'une résistance à la longue conservation, certains insectes s'attaquent facilement dans son âge mûr, les heurts du voyage peuvent alors l'affaiblir, et gare l'éclatement. Pour éviter ce malheur, on a recours aux tiges d'un arbrisseau assez répandu dans les massifs forestiers du centre de la France, où il forme un abondant sous bois, surtout dans les cantons en pentes des forêts de la Nièvre et de l'Yonne. Ici on le nomme « mancienn », ailleurs « bourdaine », plus loin « pudet »; sous ces trois noms ce n'est en somme qu'une seule et même espèce du genre fusain, très apprécié des fabricants de char-



UN ATELIER DE MARGOTINIER. — L'ABATAGE DES BATONNETS.



LA TOILETTE.



LA MISE EN TAS DES MARGOTINS.

bons légers pour le dessin, et dont l'Etat tire un excellent parti dans la fabrication des poudres de chasse.

Voilà donc notre margotin fini, bien fini; en attendant son départ il va s'entasser nouveau venu sur une meule journellement accrue avec soin, puis un beau jour entre mai et octobre, soit par bateau, soit par chemin de fer, il s'achemine vers la capitale. Le prix de transport de ces deux modes d'expédition est à peu près le même, environ 7 fr. 50 la tonne au départ de Glamecy. Au temps où la voie d'eau existait seule, le port de cette ville avait un trafic très considérable; s'il a perdu depuis, il n'en faut point rendre seule responsable la voie ferrée, mais les conditions économiques et commerciales qui ont modifié tant de choses.

Malgré cela, une bonne part des margotins suivent encore la voie de l'eau. Le canal du Nivernais les transporte à Auxerre, où par l'Yonne ils gagnent Montereau et de là Paris, par la Seine.

C'est un long voyage sans doute, mais comme certains vins, le petit façot aime à voyager et à vieillir.

De fait, cette navigation estivale au grand air le met à point, et c'est très sec qu'il arrive aux fossés de la Bastille où viendront le prendre les voitures des grands marchands de bois.

Le plus fort tonnage des bateaux atteint 265 tonnes, mais en réalité, vu l'insuffisance de profondeur de la voie navigable, on ne saurait sans danger en utiliser plus de 220. C'est encore fort raisonnable, et il faudrait bien des wagons pour supporter pareille charge puisque chacun d'eux ne peut contenir plus de 5,200 margotins de 1 kilo.

On les y place soit par paquets de 25, soit par cadres représentant chacun le quart de wagon.

*
*
*

Une fois dans les chantiers parisiens, le margotin attend sous de larges hangars l'heure d'aller au feu, mais bien des tribulations l'attendent encore.

Le cheval qui l'y traînera peut s'abattre sur le pavé glissant, et s'il est mal confectionné, si le lien qui l'enserme n'est pas solide, il éparpillera dans le ruisseau ses brindilles desséchées.

Après pareille aventure, il se produit parfois, oh ! rarement, nous ne devons pas en douter, le miracle de la multiplication... des margotins.

De deux, disent les mauvaises langues, un charbonnier en reconstitue trois, mais hélas ! ce n'est point vous qui profiterez de ce miracle, soyez-en sûr.

Bien fabriqué il résiste à toutes ces vicissitudes physiques et morales et, en le voyant brûler, vous pourrez dire : « Ah ! la bonne flambée ».

C'est ce que je vous souhaite pour l'hiver prochain.

G. DE LESBOIS.